

Culture(s)
Politique(s)
Société(s)

HIVER
2012

88

orschamp

L'art principe actif

Allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté

Pour une révolution



poïélitique*

*Mot forgé par Bernard Lubat pour évoquer la manifestivité poétique et politique d'Occitanie océanique.

www.horschamp.org



9 €
12 P
06 913 - 048 611
TRIMESTRIEL

Agnès Bertomeu, Julien Blaine, Philippe Coulangeon,
Pierre Debauche, Bernard Lubat, Christian Paccoud, Serge Pey,
Pierre Rabhi – Festivals, slam, art/société au Québec

Casseurs d'enfermements

VALÉRIE DE SAINT-DO

Depuis une vingtaine d'années, Folie/Culture investit le champ de la santé mentale à Québec avec des artistes et travaille avec eux à forger un autre regard sur la folie. Et met sur la place publique le débat sur la maladie mentale et sa prise en charge au Québec.

Folie/Culture se présente comme « un groupe communautaire, rassemblant des artistes, des personnes souffrant de troubles, des travailleurs sociaux ou, tout simplement, des citoyens intéressés par le champ de la santé mentale ». L'expression exige une traduction pour le lecteur français. Il s'agit d'organismes non lucratifs, de regroupements autogérés autour d'un intérêt commun. Coordinatrice de Folie/Culture, Céline Marcotte propose une définition de leur raison d'être : « Allier des services et des besoins et mettre cela en commun pour un groupe de personnes déterminées. » Le parallèle avec l'association loi 1901 française est tentant, mais inexact, tant le champ de ces dernières est extensible à l'infini, du groupement de boulistes aux mastodontes brassant des milliers d'adhérents et des sommes considérables. Tandis que le groupe communautaire québécois – et plus largement canadien – se crée autour d'une action d'intérêt public.

En matière de psychiatrie, ces groupes, fédérés dans l'Alliance des groupes pour le rétablissement en santé mentale (AGIR), jouent un rôle essentiel au Québec. Face à une prise en charge médicale qui réduit le plus souvent la relation au psychiatre à la prescription de médicaments, ce sont eux qui permettent la rencontre et la parole. Leurs objectifs comme leurs structures sont divers. Certains, très revendicatifs, font valoir les droits des personnes fragilisées et revendiquent un droit de regard sur les thérapies, pour diminuer autant que faire se peut les camisolles chimiques; d'autres regroupent des personnes atteintes des mêmes symptômes, comme les « entendeurs de voix ». Les uns mêlent les patients à des travailleurs sociaux, les autres revendiquent le « pour et par » et se restreignent aux usagers de services sociaux. Maillons essentiels de la politique sociale, ils bénéficient du soutien de l'Agence de santé et services sociaux, mais leurs subventions restent fragiles.

Casseurs d'enfermements

Dans ce paysage, Folie/Culture s'inscrit de façon très singulière. Un centre d'artistes, Obscur, et un groupement de défense des personnes en psychiatrie, Autopsy, ont fusionné leurs énergies pour deux festivals avant de se regrouper dans un conseil d'administration. Depuis, forts d'une centaine d'adhérents, d'un conseil d'administration et d'un comité de programmation, ils n'ont cessé d'agir et surtout de faire interagir artistes (essentiellement dans le champ des arts visuels) et personnes en souffrance mentale, de mêler l'action artistique à un certain militantisme de l'information. Mus par une conviction – la folie n'est pas que l'affaire des fous et de leurs médecins traitants, ni l'art réservé aux artistes et à leur public –, ils invitent des artistes à s'emparer du sujet de la « folie » et à le livrer au public, comme ils invitent les patients à s'emparer des outils

de la création au cours d'ateliers gratuits, menés par des plasticiens, écrivains, vidéastes. Leurs interventions artistiques se complètent de conférences et débats consacrés aux pratiques des institutions de santé, fortement contestées.

Le groupe lance ses thèmes de recherche, artistique et intellectuelle. Ainsi, en février 2011, invitation était faite aux artistes à travailler sur la notion d'extase, face au retour du religieux comme palliatif à la souffrance. Un atelier, « faire manie », s'intéresse à la répétition, au ressassement, où comment une attitude ou une obsession peut prendre forme et devenir motif artistique. Il n'est pas ici question d'art-thérapie – le groupe ne compte pas, à proprement parler, de soignants – mais d'exploration des lisières entre affection mentale et création. Leur matériau de travail, c'est cette appréhension décalée du réel qui résiste aux tentatives de domestication, en art comme en psychiatrie.

Au fil des années, leur action a obtenu une double reconnaissance. Leur travail artistique initial les prédisposait à une démarche artistique exigeante qui leur vaut la confiance des artistes et le soutien des tutelles culturelles¹. En quinze ans, ils ont su s'entourer non seulement de plasticiens fortement engagés dans la démarche, mais aussi de chercheurs, philosophes, sociologues, critiques. Ils portent l'enjeu de ce tissage entre création et folie, littéralement, sur la place publique. Nomades, sans autres locaux que leurs bureaux, ils déploient leur activité dans la ville et tissent des complicités avec ses institutions artistiques. En bousculant, là aussi, hiérarchies et préjugés. Aux artistes professionnels, ils proposent volontiers d'intervenir sur le parvis d'une église ou dans les vitrines d'un magasin. En revanche, les ateliers se déroulent dans les espaces valorisants du musée des Beaux-Arts de Québec, du musée de la Civilisation, de l'École des métiers d'art. « Un déplacement qui bouscule et dérange parfois les personnes en situation de soin, parce qu'elles quittent le cadre réconfortant d'un groupe communautaire, commente Céline. Mais elles y trouvent l'occasion de côtoyer d'autres personnes qui créent, à l'École des métiers d'art, et voient leurs œuvres valorisées lorsque, par exemple, le musée des Beaux-arts leur ouvre un espace d'exposition... envié par les professionnels ! »

Rien ne témoigne mieux de leur démarche que les étonnants cahiers *Folie/Culture* édités sous la supervision de Céline Marcotte : l'originalité du travail sur la forme s'y conjugue avec des textes fouillés et passionnants sur l'enjeu de l'art. Parmi leurs actions les plus marquantes, citons le « Dévidoir de syndromes magnifiques » ou DSM- V+, événement avec lequel, dès 2006, ils s'interrogeaient sur le sinistre classement DSM² des maladies mentales, avec une myriade d'artistes internationaux de toutes disciplines, des anthropologues, des sociologues, des chercheurs en « psychiatrie critique ». Un véritable remue-ménages, qui entendait subvertir la sortie prévue du véritable DSM5 et invitait le public à « explorer avec [eux] les formes et questionnements sur l'art et la santé mentale comme deux aspects névralgiques de la culture et du paysage humain », selon les propos d'Alain-Martin Richard, essayiste



« LOUP GRIS », INTERVENTION ARTISTIQUE PUBLIQUE DANS LE CENTRE-VILLE DE QUÉBEC, 2010

et membre du comité de programmation. Un manifeste pour la folie partie prenante, comme l'art, de la condition humaine, au moment où la psychiatrie, au Québec comme en France, fait face à une vaste entreprise de déshumanisation. ▲

1. Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts du Québec et la Ville de Québec.

2. Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders : « bible » de la psychiatrie nord-américaine qui recense les pathologies, annexant parfois au passage des comportements tels que l'homosexualité, la révolte adolescente ou le syndrome prémenstruel dans leur liste ! Très contestée, elle s'impose pourtant de plus en plus, y compris de ce côté de l'Atlantique.

• <http://folieculture.org>